

## Portrait de la grand-mère chez Camus

Yosei MATSUMOTO

La grand-mère chez Camus n'apparaît que dans les deux ouvrages : *L'Envers et l'endroit* (1937), sa première œuvre <sup>1)</sup>, et *Le Premier Homme*, sa dernière œuvre, posthume, roman biographique inachevé.

Dans *Entre oui et non*, essai autobiographique inséré dans *L'Envers et l'endroit*, où un fils réussit enfin à trouver un lien avec sa propre mère, il n'y a que deux mentions de la grand-mère dont elles font ressortir deux images. L'une est celle de la dominatrice.

Elle avait une mère rude et dominatrice qui sacrifiait tout à un amour-propre de bête susceptible et qui avait longtemps dominé l'esprit faible de sa fille. Emancipée par le mariage, celle-ci est docilement revenue, son mari mort. <sup>2)</sup>

(*EC*, I, 49)

L'autre, celle de la grand-mère qui éduque les enfants avec une cravache.

Pour élever ces derniers [=ses enfants], elle travaille et donne son argent à sa mère. Celle-ci fait l'éducation des enfants avec une cravache. Quand elle frappe trop fort, sa fille lui dit : « Ne frappe pas sur la tête. » Parce que ce sont ses enfants, elle les aime bien. <sup>3)</sup>

(*EC*, I, 49)

Ainsi, cet essai ne montre-t-il que des images négatives de la grand-mère.

*Le Premier Homme* n'est pas un cas exceptionnel : la grand-mère y présente les mêmes images sur le fond. Elle domine toute la famille, y compris Jacques lui-même.

Et plus que toute autre, elle [=la grand-mère] avait dominé l'enfance de Jacques.

(*EC*, IV, 790)

C'est toujours avec une cravache que la grand-mère éduque les enfants. Ce qui

attendait Jacques qui était rentré tard ayant joué et oublié l'heure, c'était « la cravache grossière, dite nerf de bœuf » (*EC*, IV, 771-772). Néanmoins, il existe une différence subtile. Certes, il y a une scène où la grand-mère cingle Jacques dans *Le Premier Homme*, mais on n'entend pas la voix de la mère : « Ne frappe pas sur la tête. » Cette voix de la mère dans *L'Envers et l'endroit* est non seulement celle de l'amour maternel, mais aussi celle de la protestation contre la grand-mère, ce qui accentue l'image dominatrice et brutale de cette dernière. Cette voix éliminée dans *Le Premier Homme*, la grand-mère est désormais dépeinte non plus sous un aspect dominateur et cruel, mais de façon totale et objective.

Le troisième récit de *L'Ironie*, autre essai recueilli dans *L'Envers et l'endroit*, présente la famille de Camus dont la grand-mère occupe cette fois le centre. Il se constitue de six paragraphes. *Le Premier Homme* se terminant à l'époque où Jacques est âgé de quatorze ans, le cinquième paragraphe (la maladie et la mort de la grand-mère) et le sixième paragraphe (le jour de son enterrement) de sa première œuvre n'apparaissent pas dans l'ouvrage. Citons donc jusqu'au quatrième paragraphe et ajoutons des commentaires.

Ils vivaient à cinq : la grand-mère, son fils cadet, sa fille aînée et les deux enfants de cette dernière. Le fils était presque muet ; la fille, infirme, pensait difficilement, et, des deux enfants, l'un travaillait déjà dans une compagnie d'assurances quand le plus jeune poursuivait ses études. A soixante-dix ans, la grand-mère dominait encore tout ce monde. Au-dessus de son lit, on pouvait voir d'elle un portrait où, plus jeune de cinq ans, toute droite dans une robe noire fermée au cou par un médaillon, sans une ride, avec d'immenses yeux clairs et froids, elle avait ce port de reine qu'elle ne résigna qu'avec l'âge et qu'elle tentait parfois de retrouver dans la rue.

C'est à ces yeux clairs que son petit-fils devait un souvenir dont il rougissait encore. La vieille femme attendait qu'il y eût des visites pour lui demander en le fixant sévèrement : « Qui préfères-tu, ta mère ou ta grand-mère ? » Le jeu se corsait quand la fille elle-même était présente. Car, dans tous les cas, l'enfant répondait : « Ma grand-mère », avec, dans son cœur, un grand élan d'amour pour cette mère qui se taisait toujours. Ou alors, lorsque les visiteurs s'étonnaient de cette préférence, la mère disait : « C'est que c'est elle qui l'a élevé. »

C'est aussi que la vieille femme croyait que l'amour est une chose qu'on exige. Elle tirait de sa conscience de bonne mère de famille une sorte de rigidité et d'intolérance. Elle n'avait jamais trompé son mari et lui avait fait neuf enfants. Après sa mort, elle avait élevé sa petite famille avec énergie. Partis de leur ferme de banlieue, ils avaient échoué dans un vieux quartier pauvre qu'ils habitaient depuis longtemps.

Et certes, cette femme ne manquait pas de qualités. Mais, pour ses petits-fils qui étaient à l'âge des jugements absolus, elle n'était qu'une comédienne. Ils tenaient ainsi d'un de leurs oncles une histoire significative. Ce dernier, venant rendre visite à sa belle mère, l'avait aperçue, inactive, à la fenêtre. Mais elle l'avait reçu un chiffon à la main, et s'était excusée de continuer son travail à cause du peu de temps que lui laissaient les soins du ménage. Et il faut bien avouer que tout était ainsi. C'est avec beaucoup de facilité qu'elle s'évanouissait au sortir d'une discussion de famille. Elle souffrait aussi de vomissements pénibles dus à une affection du foie. Mais elle n'apportait aucune discrétion dans l'exercice de sa maladie. Loin de s'isoler, elle vomissait avec fracas dans le bidon d'ordures de la cuisine. Et revenue parmi les siens, pâle, les yeux pleins de larmes d'effort, si on la suppliait de se coucher, elle rappelait la cuisine qu'elle avait à faire et la place qu'elle tenait dans la direction de la maison : « C'est moi qui fait tout ici. » Et encore : « Qu'est-ce que vous deviendriez si je disparaissais ! » (ÆC, I, 44-45)

La figure de la grand-mère dépeinte dans le premier paragraphe sous les traits d'un personnage dominateur ne change pas, comme nous l'avons dit, sur le fond dans *Le Premier Homme*. On y retrouve en effet la grand-mère, « [droite], dans sa longue robe noire » (ÆC, IV, 790) ainsi que le portrait du premier paragraphe de *L'Ironie* (« toute droite dans une robe noire »).

Quand Jacques lui ment et lui dit qu'une pièce de deux francs est tombée dans les « cabinets » (ÆC, IV, 793), elle le scrute de « ses yeux clairs et glacés » (ÆC, IV, 794). Les yeux décrits dans le premier paragraphe (« d'immenses yeux clairs et froids ») et répétés dans le deuxième paragraphe (« ces yeux clairs ») de *L'Ironie* sont les mêmes.

De même, le contenu du troisième paragraphe, les neuf enfants qu'elle a donnés à son mari et leur installation à Alger après la mort de ce dernier, est raconté avec plus de minutie dans *Le Premier Homme* (voir ÆC, IV, 763 et 790-791).

Certes, on y retrouve sa « comédie »<sup>4)</sup> : elle triche par exemple sur l'âge et la période de travail de Jacques pour le faire travailler pendant ses grandes vacances (voir *ÆC*, IV, 902-903). Mais, on ne peut trouver ni cette « comédie » jouée devant l'un des oncles de l'enfant, ni celle de « [s'évanouir] au sortir d'une discussion de famille ».

Dans le dernier roman inachevé de Camus, la grand-mère est dépeinte comme une femme avare. « [En comptant] sur la nature pour que la taille de l'enfant rattrape celle du vêtement » (*ÆC*, IV, 791), elle achète un imperméable trop grand pour Jacques. Et pour accroître la longévité des souliers des enfants, « elle [fait] clouter leurs semelles d'énormes clous coniques » (*ÆC*, IV, 791). Mais c'est la pauvreté qui l'oblige à agir ainsi. Cette « comédie » dans *Le Premier Homme* que nous venons de faire remarquer n'est autre qu'un expédient pour « [diminuer] un peu la misère de cette maison » (*ÆC*, IV, 909), une sagesse de vie pour ainsi dire.

La grand-mère gérait l'argent du ménage et c'est pourquoi la première chose qui frappa Jacques fut son âpreté, non qu'elle fût avare, ou du moins elle l'était comme on est avare de l'air qu'on respire et qui vous fait vivre. (*ÆC*, IV, 791)

Quand Jacques ment pour assister à un match de football et lui dit qu'il a laissé tomber une pièce de deux francs dans les « cabinets », l'image de la grand-mère qui met les mains dans l'ordure et qui y fouille nous procure une forte impression. La grand-mère est plus qu'une simple femme avare. Jacques le comprend sur le champ.

[...] au même instant il comprenait que ce n'était pas l'avarice qui avait conduit sa grand-mère à fouiller dans l'ordure, mais la nécessité terrible qui faisait que dans cette maison deux francs étaient une somme. (*ÆC*, IV, 794)

Oui, maintenant Jacques a tout compris. Il a compris qu'« elle n'avait connu ni l'école ni le loisir, elle avait travaillé enfant, et travaillé sans relâche » (*ÆC*, IV, 900). Il a compris que son avarice et sa « comédie » sont dues à la pauvreté et que la grand-mère elle-même est aussi « victime »<sup>5)</sup> de la misère. Sa « comédie » dans le cinéma, l'épisode où, pour cacher à la salle entière qu'elle ne sait pas lire, elle dit à Jacques à haute voix, au début de la séance : « tu me liras, j'ai oublié mes lunettes », est comique et attendrissante même<sup>6)</sup>. Pour Jacques, aller au cinéma avec sa

grand-mère était un « calvaire » mais « [il] gardait encore le souvenir d'une de ces séances où la grand-mère, hors d'elle, avait fini par sortir pendant qu'il la suivait en pleurant, bouleversé à l'idée qu'il avait gâché l'un des rares plaisirs de la malheureuse et le pauvre argent dont il avait fallu le payer » (voir, *ÆC*, IV, 798-799). Il faut bien noter que la grand-mère est appelée ici « la malheureuse ». Jacques se rend compte que sa grand-mère ne sait pas lire parce qu'elle n'a pas eu le temps d'aller à l'école.

De plus, s'efface dans l'œuvre posthume la scène du deuxième paragraphe de *L'Ironie*, celle où la grand-mère demande à son petit-fils de dire sa préférence devant les visiteurs et où elle le force à une réponse en sa faveur. Tandis que dans *L'Ironie*, elle « croyait que l'amour est une chose qu'on exige », dans *Le Premier Homme*, la grand-mère n'exige jamais l'amour quoiqu'elle exige de ses enfants le respect et le vouvoiement « selon l'usage espagnol. »<sup>7)</sup> On ne peut y retrouver non plus cette scène abominable de la seconde moitié du quatrième paragraphe, scène où, sans aucune discrétion, « [loin] de s'isoler, elle vomissait avec fracas dans le bidon d'ordures de la cuisine. » Dans ce dernier roman, au contraire, elle interdit strictement de parler à table de ces choses qui ne se disent pas (voir, *ÆC*, IV, 801).

Ainsi, à la différence de *L'Envers et l'endroit*, la grand-mère n'est plus dépeinte comme un simple dominatrice. La veille de la chasse, elle a la gentillesse de faire « une grosse omelette » (*ÆC*, IV, 803) pour le déjeuner du lendemain de son fils et de son petit-fils. Le jour du concours des bourses ainsi que celui du premier départ pour le lycée, penchée en avant au balcon de la maison, avec la mère, la grand-mère fait de grands signes à Jacques (voir, *ÆC*, IV, 847 et 862). On trouve par ailleurs une scène où Jacques embrasse sa grand-mère avant d'aller se coucher (voir, *ÆC*, IV, 880) et une autre où il la questionne sur une chute de neige (voir, *ÆC*, IV, 829).

Examinons en dernier lieu l'une des scènes les plus émouvantes dans le dernier roman de Camus. La grand-mère comptait mettre Jacques, comme la plupart des enfants de Belcourt, en apprentissage après l'école primaire. Mais l'instituteur, M. Bernard, a décelé de grandes dispositions chez Jacques et se propose de lui ouvrir une voie pour le lycée : il vient demander à la grand-mère de l'autoriser à se présenter à la bourse afin d'y poursuivre ses études. Elle cède enfin<sup>8)</sup> et serre pour la première fois la main de son petit-fils.

Il [=M. Bernard] était déjà parti et la grand-mère prenait Jacques par la main pour

remonter à l'appartement, et pour la première fois elle lui serrait la main, très fort, avec une sorte de tendresse désespérée. « Mon petit, disait-elle, mon petit. »

(*ÆC*, IV, 841)

On comprendra, de même, cette ambivalence de la grand-mère qui regarde Jacques travailler « avec un mélange de tristesse et de fierté » (*ÆC*, IV, 841). On ne pourrait dire que Camus ne comprenait pas une telle ambivalence chez sa grand-mère quand il écrivait *L'Envers et l'endroit*. Cependant, à l'âge de vingt-deux ans, il n'a pu noter que la phrase suivante sans décrire concrètement ses qualités : « Et certes, cette femme ne manquait pas de qualités. » La grand-mère n'était qu'une personne négative dans *L'Envers et l'endroit*. Néanmoins, avec le temps, Camus a pu finir par décrire ses aspects positifs et la dépeindre comme un être humain complexe et non pas comme un simple tyran. Dans les feuillets placés à la fin du *Premier Homme*, on trouve cette note : « La grand-mère, tyran, mais elle servait debout à table. » (*ÆC*, IV, 920) On pourrait dire que rien n'existait après le mot « tyran » dans *L'Envers et l'endroit*.

La transformation du portrait de la grand-mère nous prouve ainsi l'accroissement de la tendance à l'objectivité ou à la globalisation dans *Le Premier Homme*.

本論文は、平成 19~21 年度科学研究費補助金（基盤研究(C) 研究課題名：アルベール・カミュの世界 — 絶えざる価値探求と源泉への回帰 —）による研究成果の一部である。

## Notes

### SIGLES ET ABRÉVIATIONS

*ÆC*, I     Albert Camus, *Œuvres complètes*, tome I, 1931-1944, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 2006.

*ÆC*, IV    Albert Camus, *Œuvres complètes*, tome IV, 1957-1959, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 2008.

- 1) Il y a deux mentions directes de la grand-mère dans les parties de l'ébauche d'*Entre oui et non* dans *Les Voix du quartier pauvre* (1934). Voir les notes 2) et 3).
- 2) Voici la description dans *Les Voix du quartier pauvre* : « Elle avait une mère rude

et dominatrice, qui aurait tout sacrifié à un amour-propre de bête susceptible et qui a longtemps dominé l'esprit faible de sa fille. Emancipée par le mariage, celle-ci est docilement revenue, son mari mort. » (*ÆC*, I, 77) Le changement ne consiste que dans le temps du verbe ainsi que dans l'addition d'une virgule.

- 3) Dans *Les Voix du quartier pauvre*, le début de la deuxième phrase a été complété par le mot « Et » (*ÆC*, I, 77).
- 4) Dans le quatrième paragraphe, le narrateur qualifie la grand-mère de « comédienne ». Le mot « comédie » même se trouve dans le cinquième paragraphe.
- 5) « [...] il [=Jacques] savait [...] que la pauvreté, l'infirmité, le besoin élémentaire où toute sa famille vivait, s'ils n'excusaient pas tout, empêchent en tout cas de rien condamner chez ceux qui en sont victimes. » (*ÆC*, IV, 815)
- 6) On retrouvera cet épisode transformé dans *L'Etranger*. « Je suis allé au cinéma deux fois avec Emmanuel qui ne comprend pas toujours ce qui se passe sur l'écran. Il faut alors lui donner des explications. » (*ÆC*, I, 160)
- 7) « Elle régnait, exigeant le respect pour elle et son mari à qui les enfants devaient dire vous, selon l'usage espagnol » (*ÆC*, IV, 790-791). La mère vouvoie en effet la grand-mère (voir, *ÆC*, IV, 879), tandis que dans *L'Envers et l'endroit* elle la tutoyait : « Ne frappe pas sur la tête. »
- 8) Citons le témoignage de Lucien Camus, le frère d'Albert : « Mais, cette fois, la mère d'Albert plaça son mot. Puisque son fils aîné allait travailler, elle estimait qu'Albert pouvait continuer ses études. » (Herbert R. Lottman, *Albert Camus*, Traduit de l'américain par Marianne Véron, Seuil, 1978, pp.45-46.) Selon les dires de Jules Roy, « pour la première fois, la mère, d'habitude silencieuse, s'était rebellée. » (Jules Roy, *A propos d'Alger de Camus et du hasard*, Le Haut Quartier, 1982, p.13.) En s'abstenant de dépeindre cette protestation contre la grand-mère, dominatrice, son portrait est présenté, embelli.